

LES TEMPS VÉCUS

L'adolescent vêtu de quelques lèvres
Amène un peu de chaleur à son cou
Il entend vivre et mourir dans ses veines
Le cri d'un autre. Il jette sur les loups
Un frais manteau de vents et de lanternes.

S'il dit le mot pour délivrer la pierre
L'écho rejette et la pierre et le mot
Et s'il rejoint son ombre sur la terre
La terre écrit des lignes sur sa peau
Dans chaque paume il naît des baisers d'herbes.

Laissez-vous cette main qui s'arrête
Ce corps peureux de fondre dans la voix
Cet arbre droit dans une vie première
Laissez-vous se perdre un jeune roi
Qui peut mourir d'oublier ses prières.

Jetez un cri ! Sa poitrine est ouverte
A tous les sels que le vent jettera
C'est un enfant qui n'a plus de paupières
Il boit le monde et nul ne fermera
Cet œil en nous qui garde nos tempêtes.

LA TERRE DE L'ÉTÉ

Cheval, cheval, beau cheval qui t'avances
Tu ne verras jamais ce que je vois
Pour caresser les cheveux de l'enfance
Je suis venu la flamme à chaque doigt.

Je dis des mots, je m'éclaire à leur huile
Et mon regard brûle sans consumer
Je porte en moi l'incendie de la ville
Et dans la ville une femme à sauver
Une alouette, une torche tranquille
Fille de feu qui persiste à rêver.

L'air est empli de soldats, de murailles
De soubresauts, de galops effarés
Une étincelle aux sabots de l'orage
Et ma poitrine éclate de mitraille
Et mon seul souffle embrase la forêt.

Je dis des mots pour la martre et la loutre
Je dis des mots pour la soif et l'étang
Je parle en moi pour écarter les poutres
Et les cheveux du front de mon enfant
Mon bel enfant plus bleu que mille routes
Plus pur en moi que l'arbre dans le vent

Cheval, cheval, beau cheval qui m'écoutes
Cheval, cheval, dis-moi que tu comprends.

L'ENFANT SUIV L'HOMME

Un enfant blond pense à l'Océanie
Les kangourous sautent comme des billes
A cloche-pied, il rejoint une autre île
Et d'île en île un instant de sa vie.

Il est saison comme d'autres sont arbres
Il sort de l'ombre et va sans cailloux blancs
Si je dis paume il écarte le sable,
Prend mon étoile et la cache en jouant.

Si je dis main je trouve une poitrine,
Un frêle essaim d'abeilles en danger
A cloche-rêve au plus loin de la ville
L'enfant m'habite et me garde et je vais
De la nuit d'algue éclairer les vitrines.

Je ne dis rien, je prends garde aux chaumines,
Mon sang ne bat qu'à la peur des archers,
Je fuis les murs. On écoute, on devine
Et l'oiseau tombe avant d'être touché.

Qui le ramasse et le jette à la mer
Pour que le temps retrouve son chemin
— Un dit le vent, un autre dit la pierre,
Moi je m'éveille et fleuris à la terre
Blessé d'enfance, un oiseau dans les mains.

PASSAGE DE L'ARBRE

Un arbre passe, un homme le regarde
Et s'aperçoit que ses cheveux sont verts
Il bouge un bras tout bruisant de feuillages
Une main douce à cueillir les hivers
Lentement glisse à travers la muraille
Et forme un fruit pour caresser la mer.

Quand l'enfant vient, c'est la forêt qui parle
Il ne sait pas qu'un arbre peut parler
Il croit entendre un souvenir de sable
La vieille écorce aussi le reconnaît
Mais elle a peur de ce visage pâle.

Chacun s'éloigne — il vole quelques feuilles
Tout l'arbre bouge et jette son adieu
Pour une veine il pleure sept étoiles
Pour une étoile il a donné ses yeux
Il a jeté ses racines aux fleuves.

Les derniers cris désertent les gorges
Quand les oiseaux ne s'y posent plus
Quelqu'un déchire un à un les automnes
Le fils de l'arbre écarte ses bras nus
Et dit des mots pour que le vent les morde.